

Michel Biron : *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme.* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000

Pascal Brissette

Le dit et le non-dit de Montréal

Volume 5, numéro 1, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000671ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000671ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brissette, P. (2002). Compte rendu de [Michel Biron : *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme.* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000]. *Globe*, 5(1), 183–187.
<https://doi.org/10.7202/1000671ar>

à la fois à la question autochtone et à celle de l'immigration. Bien qu'il traite dans ces deux parties des films et des auteurs essentiels sur ces deux questions, il faut admettre que ce ne sont pas les chapitres les plus complets ni les plus incisifs sur le sujet. Marshall consacre la dernière partie de son étude à la question de l'opposition modernité/post-modernité et, bien qu'il s'en défende, ce chapitre est un peu le point culminant de sa quête de l'identité nationale dans le cinéma québécois. Il y souligne par exemple la place que tient la métropole de Montréal dans ce cinéma, ville qui est au cœur de la tension allégorique nationale dans la culture québécoise et dont la présence s'impose dans une grande quantité de films de la toute nouvelle génération de cinéastes québécois. Estimant – à juste titre – que la question essentielle pour le cinéma québécois est de conserver le sens du passé qui fait sa différence dans sa façon de traduire allégoriquement la tension nationale, c'est dans les films de Robert Lepage qu'il trouve le meilleur exemple d'une synergie établie entre le passé et le présent. Un livre tel que celui de Bill Marshall ne se lit pas en quelques heures. Il renferme une telle somme d'informations, appuyées par un raisonnement théorique, que l'on doit le prendre par doses raisonnables, mais l'effort du lecteur est largement récompensé par la stimulation que procure sa lecture. En outre, on peut également l'utiliser comme livre de référence grâce à l'index des noms et des titres qui termine l'ouvrage.

Jean-Claude Jaubert
Collège universitaire Glendon (Canada)

Michel Biron

L'absence du maître.

Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme.

Montréal, Presses de l'Université de Montréal,
coll. « Socius », 2000.

Ce qui retient d'abord l'attention dans ce nouvel essai de sociocritique consacré à la littérature québécoise est l'exceptionnelle souplesse d'analyse de Michel Biron. Spécialiste de la littérature belge, à laquelle il a consacré un premier ouvrage en 1994, *La modernité belge. Texte et société*, Biron démontre avec *L'absence du maître* que les littératures

belge et québécoise ont beau se ranger toutes deux sous la catégorie des littératures « régionales », leur développement et leurs rapports respectifs avec les forces centralisatrices parisiennes ne sauraient être ramenés à une logique unique.

En ce sens, l'ouvrage de Biron peut se lire comme une réponse au chapitre que Jacques Dubois consacra naguère aux « Littératures minoritaires » dans *L'institution de la littérature* (1978). Dubois s'y étonnait en effet de constater la très forte présence de l'écrivain québécois dans sa société et cela, à un moment où l'institution littéraire québécoise multipliait les signes de son autonomie. Voyant dans cette situation une donnée contredisant la logique de son modèle explicatif, Dubois concluait au caractère forcément transitoire de cet accord entre l'écrivain et le monde. Or, affirme Biron, si l'écrivain québécois semble échapper aux modes d'organisation et de socialisation qu'imposent généralement les institutions, s'il refuse curieusement de se prévaloir de son statut d'écrivain et de la part de prestige social qui y est associée, c'est moins parce qu'il résiste activement à la force instituante qui devrait accompagner le développement et l'organisation de l'activité littéraire au Québec, que parce que cette force centripète de l'institution littéraire se fait peu sentir dans le monde où il vit et parce que le prestige qu'il pourrait tirer de son statut d'écrivain dans la société québécoise est très limité. Sans nier que l'institution exerce, comme en Europe, un pouvoir structurant sur l'activité des lettres, Biron soutient que ce pouvoir est extrêmement relatif et qu'une approche littéraire exclusivement institutionnelle ne peut adéquatement rendre compte, d'une part, de la position occupée par l'écrivain par rapport à son institution et, d'autre part, de la manière dont l'écrivain inscrit dans ses textes les éléments essentiels de la configuration de sa société. Attentif à ces deux aspects du problème qui relèvent, le premier d'une sociologie externe de la littérature, le second d'une sociocritique des textes, Biron recourt au concept sociologique de « *communitas* » à dessein d'expliquer les trajectoires et les choix d'écriture de trois écrivains particulièrement féconds du xx^e siècle : Saint-Denis Garneau, Jacques Ferron et Réjean Ducharme.

Le concept de « *communitas* », forgé par l'anthropologue W. Turner, vise à décrire le fonctionnement de certaines sociétés où le pouvoir organisateur est relativement faible et où les structures hiérarchiques sont peu déterminantes dans les relations sociales. Les membres de la *communitas* accordent une importance limitée à l'exercice du pouvoir et

aux luttes visant à occuper le centre ou à se définir par rapport à ceux qui y ont accédé et qui y exercent le rôle de « maîtres » ; ils privilégient au contraire un mode d'interaction sociale fondé sur la convivialité et sur l'expérience de la liminarité. Ce qui est valorisé dans la *communitas* – ou « société liminaire » – est moins le centre que les marges, moins le Maître que les compagnons, les amis, les *happy few*. Pour Michel Biron, il ne fait aucun doute que la société québécoise s'apparente à ce type de société et que la prédilection des écrivains pour les marges peut s'expliquer par la valorisation sociale de la liminarité et le peu de profit qu'il y aurait pour eux à se réclamer des institutions et des traditions. Leur refus commun de se situer dans un courant littéraire précis, de valoriser dans leurs écrits la posture du professionnel des lettres, de se choisir des « ancêtres symboliques » et de mener une guerre ouverte contre des grands maîtres à détrôner, font de Garneau, de Ferron et de Ducharme trois écrivains exemplairement liminaires. Pour tous trois, la littérature est moins cet espace de luttes qui constitue l'objet d'étude des sociologies de la domination, moins un « champ de force » où les « prises de position » relèvent d'une dialectique de la distinction, qu'un champ tout court, un vaste espace à peu près désert où tout est toujours à recommencer avec les moyens du bord, où les traditions comptent peu et où il y a d'infimes bénéfiques à tirer des insignes de la distinction. Avant de lutter contre ses pairs, l'écrivain liminaire doit lutter contre l'absence.

En plongeant dans les œuvres de Garneau, de Ferron et de Ducharme, Biron cherche non seulement à montrer qu'ils réinscrivent dans leurs textes leur positionnement ambigu à l'égard d'une tradition littéraire incertaine et d'un pouvoir institutionnel relatif, mais aussi que les traits propres de ce positionnement se déclinent d'une façon différente d'un auteur à l'autre et d'une œuvre à l'autre. De Garneau à Ferron, puis de Ferron à Ducharme, un même credo, une même « poétique de la liminarité » (p. 14) se fait jour, mais de manière fort variable. D'où la nécessité d'aborder leur œuvre avec une grande souplesse herméneutique, laquelle ne fait jamais défaut à Michel Biron. C'est par là, pourrions-nous dire, que l'auteur de cet ouvrage s'impose comme un maître de la critique littéraire, c'est-à-dire comme l'un des lecteurs les plus sérieux de la littérature québécoise.

Le peu d'espace que Michel Biron consacre à la théorisation de son modèle et la volonté qu'il manifeste de passer directement par les analyses pour en montrer la valeur heuristique – ce qui est réussi – fait

aussi en sorte que l'ouvrage accuse certains manques sur le plan théorique. Est par exemple laissée en suspens la question de l'homologie entre, d'une part, l'écrivain et son monde, et, d'autre part, le personnage et la société fictionnelle. Michel Biron semble supposer, sans jamais le préciser, qu'il existe un parfait continuum entre ce qui relève du hors-texte et ce qui est inscrit dans la fiction. Le jeu de mots de Mille mille, le personnage narrateur du *Nez qui voque* de Ducharme – « je ne suis pas un homme de lettres. Je suis un homme » –, en vient ainsi à décrire de manière emblématique le refus de l'écrivain liminaire d'arborer les marques de son statut professionnel.

Dans la même lignée, on reprochera peut-être à Michel Biron d'élargir avec excès la portée des concepts de « liminarité » et de « communitas » et à en réduire de la sorte la précision. Beaucoup de choses sont dites liminaires dans *L'absence du maître* : des écrivains, des héros, des œuvres, des écritures, des univers, des sociétés, des poétiques, des littératures, etc. De même, le concept de communitas semble aussi bien s'appliquer à la société québécoise dans son ensemble qu'aux petites communautés confraternelles qui se forment en bordure des institutions – le groupe de *La relève*, par exemple – et à celles que l'on trouve dans les romans de Ducharme ou les contes de Ferron. Tant et si bien que lorsqu'on rencontre, au fil de la lecture, des expressions comme « société liminaire » ou « communitas », on se demande parfois de quelle société il est précisément question.

On se heurte à la même difficulté lorsqu'on cherche à savoir si toutes les œuvres d'une littérature dite liminaire portent effectivement les marques de la liminarité de leur auteur. Tous les écrivains du Québec pourraient donc être dits liminaires du simple fait qu'ils vivent et écrivent dans une société qui s'apparente elle-même à la communitas décrite par Turner ? La liminarité se donne-t-elle aussi bien à lire dans l'œuvre d'une écrivaine comme Anne Hébert qui n'a apparemment pas cherché, comme Ferron ou Ducharme, à s'établir en marge des institutions littéraires (la québécoise aussi bien que la française) et qui a fortement valorisé la fonction sociale du *vates*, au rebours de son cousin Garneau ? Peut-être Michel Biron aurait-il pu aussi intégrer à ses analyses une œuvre moins reconnue ou moins féconde que celles étudiées dans son ouvrage, de manière à voir si la liminarité se donne aussi bien à lire – et si oui, comment – chez les consacrés que chez les oubliés. Ce sont là, on l'aura compris, quelques remarques suscitées par un ouvrage critique

extrêmement fécond et qui ouvre des perspectives de recherche nouvelles sur la littérature québécoise. On ne saurait trop en recommander la lecture.

Pascal Brissette
Université McGill

Rosemary Chapman

Siting the Quebec Novel.

The Representation of Space

in Francophone Writing in Quebec.

Berne, Peter Lang,

coll. « Modern French Identities », 2000.

Les notions d'espace et de lieu servent de point de départ à cette étude de Rosemary Chapman consacrée au roman québécois des ^{xx^e} et ^{xx^e} siècles. Le livre, divisé en quatre chapitres, offre une analyse textuelle et thématique qui a pour toile de fond l'histoire et la géographie du Québec et dont le propos ouvre sur une réflexion sur la dichotomie entre espace public et espace privé – et par extension sur la notion de communauté –, sur l'opposition entre le nomade et le sédentaire, et sur la marginalisation. L'analyse se rattache également, en certains endroits, aux *gender studies* et, de façon plus « discrète », à la sociologie de la littérature.

Le corpus étudié rassemble une quinzaine de titres, signés par des auteurs divers, certains fort connus – A. Hébert, L. Hémon, P. Lacombe, J. Poulin, R. Robin, G. Roy, M. Tremblay –, d'autres moins étudiés. L'auteure précise que le but de son entreprise n'est pas d'extraire des textes des données sur l'espace et le lieu susceptibles d'être reprises telles quelles dans l'examen d'autres corpus, non plus que d'appliquer une grille d'analyse à l'ensemble des romans qui font l'objet de son étude. L'un des principaux intérêts du projet réside selon elle dans le choix de textes qui présentent des différences importantes en ce qui a trait au traitement de l'espace, tant sur le plan thématique que textuel. Il n'est donc pas seulement question dans cet ouvrage de cartes géographiques – qui viennent délimiter l'espace de façon concrète –, mais aussi de l'espace que Chapman qualifie de métaphorique : les romans mettent en